

Le 10 décembre 1763, après une instruction de quinze mois la Commission rendit un jugement qui condamnait Bigot et Varin à restituer, le premier 1,500,000 livres, le second 800,000. Ils furent, de plus, bannis à perpétuité du royaume. Leurs complices durent faire à l'État des restitutions qui s'élevèrent à près de 12 millions (*)

D'Arramonde tint la promesse qu'il avait faite à maître Paterno, le jour où ce dernier avait sacrifié, pour le sauver, sa précieuse découverte, la « campanula rubra ». De retour en France, il lui donna généreusement les moyens d'ouvrir dans la rue des Lombards une belle boutique au-dessus de laquelle l'enseigne du « Pilon d'or » se balançait majestueusement et où le digne garçon put se reposer des émotions et des fatigues qu'il avait éprouvées durant sa courte carrière d'écuyer d'un chevalier gascon.

Quant à nos deux jeunes héros, Saint-Preux et d'Arramonde ils prirent du service dans l'armée en arrivant en France.

Hâtons-nous de dire que Jean d'Arramonde eut l'honneur d'être reçu à Versailles par le roi auquel le maréchal de Belle-Isle voulut bien le présenter.

— Eh ! vive Dieu ! disait-il gaiement en sortant de cette audience, j'ai fait un détour de trois mille lieues pour voir le roi, mais, mordicus ! je ne le regrette pas !

L'amitié que Saint-Preux et d'Arramonde avaient contractée dans de si singulières circonstances ne se démentit jamais pendant le cours de leur longue carrière. Peut-être aurons-nous l'occasion de les retrouver un jour.

Mais quels que pussent être dans la suite les grands et terribles événements auxquels ils furent mêlés, jamais ils n'oublièrent ce beau pays du Canada où il avaient fait leurs premières armes, jamais ils ne perdirent la mémoire de ce héros qui leur avait donné de si beaux exemples d'abnégation, de sacrifice au devoir, de dévouement à la patrie.

Ce fut toujours avec un sentiment de profonde émotion que, reportant leur regards vers ces temps lointains de leur jeunesse aventureuse, ils revirent dans leurs souvenirs la noble et belle figure du marquis de Montcalm qui dormait là-bas, de l'autre côté de l'Océan, roulé dans le manteau noir où les grenadiers de France avaient enseveli ce « Grand Vaincu ! »

NOTE SUR LES ÉVÉNEMENTS QUI SUIVIRENT LA BATAILLE D'ABRAHAM ET SUR LA PERTE DÉFINITIVE DU CANADA.

Après la funeste bataille d'Abraham, après la défaite écrasante de l'armée de Montcalm et la mort de ce héros, il semblait que tout était fini et que Pitt n'avait plus qu'à étendre la main pour achever son œuvre et arracher le Canada à la France.

Mais Montcalm n'était pas mort tout entier. Sa grande âme planait sur ces soldats qu'il avait si souvent conduits à la victoire. Il avait laissé des lieutenants dignes de lui, tout animés de son zèle ardent, de son dévouement à la patrie, et pendant plus d'une année encore il y eut parmi cette poignée de braves comme une folie d'héroïsme dont l'histoire doit pieusement conserver le souvenir.

(*) Ainsi que le fait remarquer M. Charles de Bonnechose dans son remarquable essai historique sur Montcalm et le Canada, « ces hommes, experts en bonnes affaires, n'en avaient jamais fait une meilleure, car ils méritaient la corde. Les juges s'excusèrent sur l'absence d'un texte qui punît de mort leur crime. Pour l'honneur de la France, ce genre de trahison n'avait pas été prévu. »

Les faits que nous avons développés dans le cours du récit qu'on vient de lire sont peu connus. On ne se rend pas bien compte en France de la situation magnifique que nous possédions, au siècle dernier, dans l'Amérique du Nord ni des conséquences incalculables qui sont résultées de notre expulsion du Canada.

Nous ne cachons pas que le but de ce livre est surtout d'intéresser le lecteur à ces grands événements trop ignorés, de lui donner le désir d'étudier cette partie peu explorée de notre histoire, de lui inspirer quelque admiration pour ces héros, nos pères, qui défendirent si vaillamment, à quinze cents lieues de la patrie, l'immense territoire où flottait notre pavillon, — et de l'émouvoir enfin de quelque pitié pour ce malheureux peuple lâchement abandonné par la fatale politique de Louis XV et dont pourtant l'amour filial envers la mère-patrie est toujours resté si fidèle et si touchant.

Il nous a donc semblé que notre ouvrage ne serait pas complet, si, après les développements, romanesques dans la forme, mais scrupuleusement exacts dans le fond, que nous lui avons donnés, nous ne précisions, en quelques pages, les événements qui suivirent la mort de M. de Montcalm.

Le soir de la bataille d'Abraham, la petite armée française battue et dispersée se réfugia à Québec en désordre. Un conseil de guerre fut aussitôt rassemblé. La délibération fut confuse ; les uns voulaient se fortifier dans la capitale du Canada et y attendre le siège que l'ennemi ne manquerait pas d'entreprendre ; les autres, jugeant que Québec ne pouvait se défendre sérieusement, demandaient que l'armée battue en retraite et allât se reformer plus loin. Ce dernier avis prévalut malheureusement. On laissa à Québec une garnison de 1,760 miliciens sous les ordres de Ramesay et on se retira du côté du fort Jacques-Cartier.

Ce Ramesay était une créature de M. de Vaudreuil. Il était indigne d'occuper le poste d'honneur qu'on lui confiait, incapable de commander à des troupes et de leur inspirer la confiance nécessaire dans ce moment de trouble et de danger. Oubliant les dernières paroles de Montcalm expirant, il eut la lâcheté de rendre sans combat la place qu'il avait mission de défendre.

Dès qu'il avait appris le fatal résultat de la bataille d'Abraham, M. de Lévis était accouru des rapides du Saint-Laurent où il avait été envoyé pour tenir tête au général Amherst qui s'avancait à l'intérieur avec douze mille hommes et il avait pris aussitôt le commandement de la petite armée française réunie au fort Jacques-Cartier.

Six jours après la bataille d'Abraham, le 19 septembre, il se trouvait aux portes de Québec. Là il apprit que le lâche Ramesay avait capitulé la veille ; il fit de nouveau rétrograder l'armée à Jacques-Cartier.

Ainsi une poignée d'hommes battus et découragés, les Anglais maîtres de la capitale, maîtres du fleuve par leur flotte puissante, un pays dévasté, ruiné, décimé par la guerre, telle était la situation après la bataille d'Abraham. Ajoutons que le Canada, défendu par trois ou quatre mille soldats, était attaqué par trois armées anglaises aussi nombreuses que sa population tout entière, — fait peut-être sans précédent dans l'histoire des invasions.

C'est dans de telles circonstances que froidement, résolument, M. de Lévis décida qu'il continuerait la guerre et qu'il reprendrait Québec.

L'hiver rigoureux suspendait les opérations militaires. Dès que le printemps approcha, au mois d'avril 1760. M. de Lévis rassembla à Montréal trois mille soldats, deux mille Canadiens et